

Revue Watts

Entretiens (extraits)

Les clés de sa réussite dans l'omertà du milieu littéraire, ses astuces minceur & invisibilité, pourquoi les auteurs intéressants lui font confiance – vous saurez tout sur Robert !

BIBA : Comment est née votre revue ?

ROBERT WATTS : Watts est né je crois d'un gros mépris pour les passions commémoratives du milieu de la poésie contemporaine. Je veux dire : on n'arrête pas d'y commémorer des pairs, des figures tutélaires anciennes ou récentes, et de se placer tactiquement par rapport à ça : ça donne un climat de bigots et de conservateurs, d'autant plus pénible à voir qu'on ne cesse d'y répéter un attachement hypocrite au désir de nouveauté, de changement. Au moins, avec les poètes lyriques, c'est moins faux-cul : s'ils sont très conservateurs, ils n'essaient pas de prouver à tout prix le contraire. Quand ils le font (par peur de passer pour des nunuches), ça saute trop aux yeux. Bon. Mais surtout : c'est quand, le moment où un écrivain expérimental commence à remettre en question son Burroughs, son Denis Roche, son Francis Ponge, sa Nathalie Quintane, ou tout autre figure expérimentale choyée ? ça n'arrive pas vraiment, tous sont chéris comme des drapeaux. Watts existe contre la poésie qu'on chérit comme un drapeau. Il n'est pas du tout sûr que la poésie soit le lieu où la langue est en meilleure santé qu'ailleurs, pas sûr qu'elle y soit la plus malade non plus. Je ne vois aucune raison de la défendre de manière a-priorique, et aucune de la bousiller : sauf quand elle est phagocytée par des poètes qui aiment le pouvoir, ou tendent, malgré eux aussi, à donner une image de la poésie qui confisque la vue d'autres aspérités intéressantes, peu tapageuses. D'où le sous-titre : revue de poésie non-poétique. Histoire de ne marcher sur les plates-bandes de personne. Watts se situe là : il n'y a personne à sortir de la marginalité, il y a à assumer une forme de marginalité si c'est ça qui nous convient, insister sur ses contours et sa contenance : que tu sois visible ou pas visible, rien ne t'empêche de faire ce que tu as à faire. C'est un peu la raison d'une mise en page où les textes de la revue sont écrits en noir sur fond noir, mais qui s'allument si on veut. Au-delà du côté volontairement gadget, il y a peut-être cette idée à faire passer : que la lecture

demande aussi une action de curiosité de la part du lecteur, qu'il a le droit d'éclairer les mots de sa lecture curieuse. ça c'est le côté, allez, vaguement poétique de la chose. Et rien ne contraint la poésie à sortir de l'ombre. J'avoue ne pas comprendre les discours hygiénistes sur le manque de visibilité des poètes, encore moins les efforts de communication qui sont faits pour prétendument sortir la poésie de l'ombre ! Ce qu'on veut chez Watts, c'est justement montrer l'ombre en tant qu'elle se porte très bien comme une ombre. On n'a jamais eu peur du noir, chez Watts. Il y a des choses qu'on ne voit et ne dit que dans le noir, d'ailleurs. Pourquoi les en sortir ? ça n'a aucun sens. La plupart des auteurs publiés dans Watts, je suis prêt à parier qu'ils pensent la même chose. Ne plaignez pas un poète dans son ombre : c'est un lieu où il peut prendre ses aises, grandir, jouer, penser. Au-delà du texte, et d'un certain éclectisme de la revue, mine de rien, il y a ce même féroce attachement au noir comme seule lumière vraiment indispensable à la création de quelque chose. La condescendance des discours sur le sauvetage de la poésie de l'ombre, ça m'insupporte. Je dis bien : condescendance. C'est une attitude propre aux défenseurs de la poésie de tous bords, mais propre aux poètes aussi, dont le désir légitime de reconnaissance prime sur la « pensée nocturne » (pour faire vaguement poète). Généralement, leur poésie ne m'intéresse pas.

MODES & TRAVAUX : Comment décidez-vous de la composition d'un numéro ? Suivez-vous l'actualité littéraire ou s'agit-il au contraire pour vous de défendre une littérature détachée des contingences du marché éditorial ? Pouvez-vous nous présenter un numéro qui vous tient particulièrement à cœur ?

ROBERT WATTS : Nous décidons de la composition d'un numéro en tapant tous très fort du poing sur la table : « allez, maintenant, finie la littérature de qualité de merde ! », et ça marche ! Pour nous motiver, nous suivons l'actualité littéraire, bien sûr. Nous la suivons, mais pas vraiment au sens où on l'entend d'habitude. Nous la suivons en tant que l'actualité est le *snuff movie* des choses qui auraient pu être intéressantes : leur mise à mort en direct. C'est fascinant, de voir mourir sous ses yeux cette littérature, à répétition, en live. La littérature sanctifiée, présentée, relayée, admise, encensée, c'est une mort qui ne finira jamais. Il semblerait qu'il n'y ait de disponible que cette scène gigantesque de *snuff movie*. Ce qu'on appelle la scène littéraire. Elle donne une indication en temps réel de ce qu'il y a lieu de ne plus faire. C'est très précieux. Toute forme d'actualité mise en avant (je me rends compte que c'est un pléonasse, mais j'aimerais pouvoir parler d'une actualité de la *sourdine*, de *l'invu*) te dit qu'il faut

maintenant lire et faire autre chose. Cela étant, il y a des livres et des auteurs qui semblent être formés pour être mis à mort. Ils aiment ça. Ils écrivent, tout morts (c'est-à-dire, pétris d'images de la littérature), rien que pour re-mourir sous tes yeux. Je ne parle même pas des Musso et des Lévy, qui ne font pas de littérature (jusqu'à preuve du contraire). Ils font des rédactions. Ceci dit sans aucune volonté de minimiser leur travail. C'est un créneau, et ils sont excellents dans leur créneau. Ce qui pose problème, non, ce n'est pas Musso ou Lévy, mais la littérature qui a besoin de la mauvaise (celle de Musso ou Lévy : alors qu'ils font autre chose), pour s'affirmer en tant que littérature, elle, *de qualité*. Nous parlons bien de ces livres qui se bercent d'ambitions littéraires branchouillement admises : qui écrivent à partir de la critique-chronique-snuff qu'on en fera, et en fonction de certaines attentes de l'air du temps (éditions Verticales, Inculte, etc.). Il y a toujours de bonnes intuitions intéressantes dans ces livres, mais jamais portées jusqu'au bout ; elles sont zappées au profit d'une vie littéraire où il s'agit surtout de faire savoir : « c'est mieux que de la littérature de gare ». L'argument imparable, facile, qui semblerait excuser leur ignorance de ce qui se fait à côté, en poésie notamment. C'est pas « il y a pas que Victor Hugo et Baudelaire » qu'il faut leur dire (ça, c'est ce qu'ils disent à des gars comme Musso), mais « Hé les gars, y a pas que Lautréamont, Artaud, Tarkos, dans la poésie ! ». Ben, nous trouvons qu'ils font bien pire que du Musso. Plus c'est vivant au sens médiatique, même restreint (cette littérature aime à dire qu'elle est vivante et marginale, quand la littérature de Musso ne l'est pas, bien sûr) plus c'est mort pour la littérature. C'est peut-être ce qui est recherché, cela dit ? Le non-littéraire absolu, avec tout le désir de littérature dont on est capable ? La vie pure et nue (mais surtout pas celle qui est décrite dans les romans de gare) ? Mais, dans ce cas, fait de la natation, les courses pour la semaine, et intensifie-toi tout seul comme un grand : la littérature ne le fera pas à ta place. Elle a d'autres intensités à montrer.

Un mot n'a jamais été plus vivant qu'il ne l'est, chez Musso comme chez Beckett. Comme nous ne sommes pas nous-mêmes à l'abri de cette illusion du « vivant » grandiloqué, nous suivons l'actualité assidument. La vie littéraire, c'est bien elle qui se sacrifie pour les auteurs plus intéressants, plus *ninjas* (pas vus, pas pris dans l'illusion littéraire) Il faut la respecter, malgré toute sa présomption *pépère*. L'actualité littéraire fait son boulot de *snuffeuse*. Il ne s'agit pas pour nous de publier des déjà-morts pimpants en direct. Nous aimons les *snuff movies* en tant que spectateurs, mais nous ne sommes ni des bourreaux, ni des nécrophages. Ce qu'on défend, c'est une actualité littéraire pas vue, et nous pensons que chacun des numéros de Watts défend cette chose-là. Pas marginale du tout : juste peu tapageuse. Plus fine. Moins grandiloquée, grandiloquente. La poésie nous semble plus précise et intéressante que la littérature dont je viens de parler,

avec, cela dit, ses propres scénarios de *snuff* (= à peine né, déjà mort et entretenu-choyé comme mort, standardisé) mais quand même : plus sensible aux échappatoires intelligentes, dans l'ensemble. Du numéro 1 de Watts au numéro 13, nous avons publié exactement le même esprit *d'échappée*.

LA QUESTION QUI TUE DE MICHEL TACTIQUE : Est-ce qu'enfin créer et animer une revue aujourd'hui, dans un contexte économique complexe pour la diffusion, n'est-ce pas finalement affirmer un geste politique ? Une manière de résistance ?

ROBERT WATTS : Oui, parfaitement. Il s'agit de le souligner avec gravité. Chez Watts, nous traquons sans relâche les dissidents. Nous n'hésitons pas à employer la torture, en guise de représailles. Il est inconcevable qu'une revue ne s'affirme pas politiquement aujourd'hui et maintenant, à l'heure de l'internet hygiénique et du papier hygiénique. Tous les auteurs qui n'étaient pas d'accord avec notre désir profond de communauté ont finalement accepté l'idée, à force de traitement électrique. De fait, certains sujets-auteurs se sont révélés plus résistants que d'autres à la douleur. Il faut le saluer. Une autre question ?

© Watts, 2017